

Séminaire R.Seidl/ M. Belilos 2010-2011 / De Freud à Lacan / Novembre 2010 / Marlène Belilos / Dominique Miller / Les pulsions.

R.Seidl : ... Par une trilogie des correspondances, car Marlène et moi avons commencé par la correspondance Freud - Jung il y a quelques années, au Musée de la Main, qui est le Musée de l'Histoire de la Médecine, ensuite l'année dernière nous avons fait la Correspondance Freud - Ferenczi. A défaut d'échanges épistolaires entre Freud et Lacan, nous allons les mettre en correspondance, ce sera une correspondance un peu plus difficile, puisque ce seront des textes théoriques, et nous commençons dans le vif du sujet, à savoir Les Pulsions.

Lacan prend les pulsions comme l'un des *Quatre Concepts Fondamentaux*, Freud lui-même avait noté que s'il y a Un concept fondamental, il s'agit de la pulsion, à partir de là, Lacan a continué.

Ces deux textes sont : *Pulsions et destin des pulsions*, de Freud. Il avait 58 ans lorsqu'il l'a écrit, et Lacan a commenté dans le Séminaire XI, en 1964, il avait 63 ans.

Nous aurons aujourd'hui un Lacan plus âgé que Freud, et qui connaissait déjà des choses de Freud, que Freud lui-même ne connaissait pas encore à ce moment-là.

Il y a parmi vous des débutants, c'est tout à fait hétérogène. Un petit mot pour les débutants : Nous allons entrer dans des concepts assez abstraits, c'est une langue que l'on n'apprend pas rapidement. Toute une série de collègues ont été découragés du PECL, justement à cause du fait que l'on n'entrait pas immédiatement, mais, comme pour une langue, il faut prendre du temps, et je suis sûr que si vous tenez jusqu'à la fin de la sixième rencontre, vous allez pouvoir mettre toute une série de choses ensemble.

Pour les attestations, vous pourrez les demander à la fin de la sixième rencontre.

Aujourd'hui Dominique Miller, qui vient de Paris, de l'ECF, et qui va commenter le texte de Lacan. Marlène Belilos, que vous connaissez certainement, commentera le texte de Freud.

Un quatrième nom, en souvenir aujourd'hui, celui d'Eugénie Lemoine, car nous trois, à certains moments de nos vies, avons été en contact avec elle.

Je passe la parole à Marlène.

Marlène Belilos : merci Renato, et à vous, d'être venus.
Vous êtes débutants,

R.S : pas tous

M.B : dans cette histoire, je l'ai aussi été, car c'est assez difficile de rentrer dans ce texte de Freud. J'ai trouvé un exemple, au départ, qui vous aidera peut-être comme moi.

Un slogan publicitaire, que j'ai vu aux Etats-Unis, : Got milk ? Avez-vous eu du lait ?

Ce slogan vient d'un publicitaire assez génial, et a été repris par beaucoup d'autres : Got ..

N'importe quoi ! Avez-vous eu ..

C'est la civilisation de l'objet : avez-vous eu l'objet qui vous manque ?

L'objet, en fait le consumérisme, et partout il y a ce 'got' ..Avez-vous eu cet objet ?

J'ai pensé qu'il serait intéressant de voir cette idée : avoir, comme 'être' dans l'avoir.

Quelque chose de cet ordre, il faudrait avoir des choses, pour 'être'.

Aujourd'hui, nous sommes réunis pour parler de Freud et de ce texte ' *Métapsychologie*'.

Freud disait, c'est indiqué dans la quatrième de couverture, en reprenant une phrase de Goethe, :

'Il faut bien que la sorcière s'en mêle.'

Il en parlait dans le contexte de sa *Métapsychologie*.

Le premier texte de *Métapsychologie* est celui que je vais vous présenter aujourd'hui ' *Pulsions et destins des pulsions* '.

Je me propose de le situer historiquement, par rapport à Freud.

En grands amateurs de sa correspondance, il en parle en 1915 à Karl Abraham. Il est à Vienne.

1915, nous sommes en pleine guerre. Néanmoins Freud correspond avec Abraham.

Il rédige aussi à la même époque ce commentaire de *l'homme aux loups*. Et le texte *Nous et la mort*, repris ensuite sous *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*.

Problèmes d'acheminements des courriers, Karl Abraham est à Berlin. Freud à Vienne.

' Je travaille à la longue et difficile histoire d'une maladie, *l'homme aux loups*. Je suis à cinq heures et demie d'analyses par jour. Presque rien à long terme, et en plus le coeur n'y est pas. Ferenczi est encore ici. Il y passe ses vacances, d'autant qu'il n'y a rien à faire à Budapest. Madame A. est à Nassau. J'ai d'ailleurs remarqué que les obsessionnels se sentent plus à l'aise en cette période de guerre. Nous sommes descendus à leur niveau. '

Reportons-nous à une lettre de Karl Abraham, du 4 Mai 1915.

' Mon travail prend forme. J'ai terminé cinq essais, dont *Pulsions et destins des pulsions*, qui est sans doute un peu aride mais indispensable comme introduction, et qui trouvera sa justification dans les suivants. Pour l'instant, je les garde pour moi. Si la guerre dure assez longtemps, j'espère pouvoir les livrer ensuite, en étant plus serein, à la compréhension du public sous le titre *Essais préliminaires à la métapsychologie*. '

Freud n'était pas gêné pour écrire ses textes, il y avait la guerre. Il estimait qu'elle devait durer un peu plus longtemps.

Cerner cette démarche de Freud, et ce concept, c'est parcourir avec lui, de remaniements en remaniements, l'ensemble de son évolution théorique, notamment entre la première et la deuxième topique.

Ces cinq essais sont publiés dans *Métapsychologie*, et comme son titre l'indique, Méta : au-delà. Au-delà de la psychologie. Il souhaite englober, donner une base scientifique à ce qu'il fait.

Dans les *cinq psychanalyses*, c'était déjà sa démarche. Il s'adresse à la communauté scientifique pour faire valoir l'expérience de la psychanalyse. Donc il empreinte les méthodes de la science : décrire et classer. Cela date chez lui de ' *l'esquisse d'une psychologie scientifique* ', que vous trouvez dans ' *naissance de la psychanalyse* ', rédigée en automne 1895.

Il tente de représenter l'appareil psychique en langage de neurophysiologie. Qu'il adresse à Fliess. Il ne rédigera pas la quatrième partie, et dira : ' l'état d'esprit dans lequel j'ai conçu la psychologie (*esquisse d'une psychologie scientifique*) m'est devenu étranger. Mais jugez plutôt : on ignore jusqu'où peut nous entraîner la découverte de l'inégale importance des diverses parties du cerveau, et de leurs relations particulières avec certaines zones du corps, et certaines activités intellectuelles.

Toutes les tentatives que l'on a faites pour déduire de ces faits les localisations des processus mentaux, tous les efforts tendant à représenter les idées comme emmagasinées dans les cellules nerveuses, et cheminant le long des fibres nerveuses, ont totalement échoué. '

Donc *Pulsions et destins des pulsions* se situe quelque peu avant la deuxième topique et la pulsion de mort.

Jusqu'à la fin, il tiendra au lien entre pulsion de vie et pulsion de mort.

Lacan dira peut-être pour cette raison, mais Dominique nous en parlera, 'la libido freudienne, c'est le désir et la pulsion de mort'.

Freud développera cette pulsion de mort dans *Malaise dans la civilisation* (1930).

‘Nous ajoutons que la civilisation est un processus au service de l’Eros. Ces ensembles humains sont censés être réunis par des liens d’ordre libidinal, mais à ce programme de la civilisation s’oppose chez les hommes leur pulsion naturelle d’agression, l’hostilité de chacun à l’égard de tous, et de tous contre l’individu. Cette pulsion d’agression est le rejeton principal représentant la pulsion de mort, que nous avons découvert à côté de l’Eros, et qui se partage avec lui le règne sur le monde.’

L’on voit déjà l’Eros et la mort liés.

Dans sa lettre à Einstein, en 1933, qu’il voulait intituler ‘*Droit et violence*’, à l’instar d’Einstein qui aurait préféré ‘*Droit et puissance*’, et sera finalement publiée sous le titre ‘*Pourquoi la guerre ?*’, il dira :

‘Vous vous étonnez qu’il soit facile d’exciter les hommes à la guerre, et vous présumez qu’ils ont en eux un principe actif ? Une pulsion de haine et de destruction ? Tout prêt à accueillir cette sorte d’excitation ? Nous admettons que les pulsions de l’homme se ramènent exclusivement à deux catégories : d’une part, celles qui veulent conserver et unir, nous les appelons érotiques, exactement au sens d’Eros dans le Banquet de Platon, ou sexuel, en donnant explicitement à ce terme l’extension du concept populaire de sexualité. D’autre part, celles qui veulent détruire et tuer, nous les englobons sous les termes de pulsion agressive ou pulsion destructrice.’

Freud poursuit, pour faire comprendre à Einstein, en parlant de son champ attraction - répulsion. ‘Ne concluez pas trop vite à bien et mal. Aucune des pulsions n’existe seule. Toujours liée à une certaine quantité de l’autre catégorie, qui modifie son but ou permet son accomplissement. La pulsion de conservation de nature érotique doit recourir à l’agression pour faire triompher ses intentions. C’est difficile de les isoler car elles sont liées.’

Dans ce texte de *Métapsychologie, Pulsions et destins des pulsions*, Freud est devant cette difficulté de vouloir isoler et voir le fonctionnement.

A cette époque, il est dans ce que l’on appelle couramment la ‘*première topique*’.

Il y a deux catégories, mais il ne s’agit pas encore de la pulsion de mort, pulsion de vie et d’auto-conservation, et pulsion sexuelle.

Pour les isoler, il décrit, ordonne, définit et mesure.

La bibliographie sur les pulsions, sur le site de l’Ecole de la Cause Freudienne, est énorme.

Pulsion, concept que tout le monde travaille une fois ou l’autre.

Exemple de titre d’ouvrage : pulsion et ses apories (et ses difficultés)

pulsion et ses avatars (ce qui reste de la pulsion, une fois terminée une analyse).

Lacan préfère, lui, parler d’aventure de la pulsion.

Freud, dans *Esquisse de psychologie scientifique*, était animé par cet idéal de la mesure, de la mesurabilité de tous les phénomènes, qu’il empreinte aux sciences physiques, et qui est le point de départ (un peu) de la théorie de la psychanalyse.

‘Une tentative de ramener le fonctionnement de l’appareil psychique à un système de neurones, et concevoir tous les processus comme des modifications quantitatives.’

Il a déjà l’idée que les besoins biologiques vont à l’encontre du principe de plaisir. La question est : comment soustraire à l’excitation un tissu vivant ?

Reprenons, pour la pulsion, l’image proposée aux journées d’automne de l’Ecole de la Cause Freudienne : sur scène, un tireur à l’arc. Pour montrer la seule chose claire dans la pulsion, la poussée. La pulsion est ‘poussante’, comme le dit Freud.

En allemand, le *Drang*, et la pulsion : *Trieb*.

Il décrit ensuite les composantes. Mais ni le but ni l'objet de la pulsion ne sont déterminants.

Dans le langage courant, 'il a été pris d'une pulsion', on parle de ce caractère irrépressible, de cette poussée.

Quand les patients sont en analyse, l'on se rend compte de la poussée, mais aussi d'autres éléments .. Le fait de se remplir (lors de cette poussée) ne calme pas l'angoisse, d'autres choses arrivent derrière.

Donc physiologie, excitation : la pulsion serait une excitation pour le psychique, à distinguer de l'excitation physiologique. Une lumière qui vient frapper l'oeil n'est pas une excitation pulsionnelle. En revanche, quand une muqueuse du pharynx se dessèche, la pulsion est psychique.

Il distingue là extérieur et intérieur.

L'excitation pulsionnelle vient de l'intérieur. Mais ce qui est essentiel pour la distinction qu'elle opère, c'est le caractère constant de la pulsion psychique. Il n'y a pas de fuite possible par l'action musculaire. La pulsion a une force constante, alors que la pulsion biologique a un rythme.

Nous sommes ici dans le concept que Freud utilisera avec le nirvana, que l'on retrouve dans *Malaise dans la civilisation*, le système nerveux a pour lui la tâche de maîtriser les excitations, de parvenir à une homéostasie.

L'on aurait ainsi du plaisir. Tant que nous sommes dans l'excitation, il y aurait une insatisfaction.

L'activité des appareils psychiques est liée au principe de plaisir, le plaisir apparaît quand l'excitation diminue.

La pulsion est un concept limite entre psychique et somatique.

Les composants de la pulsion :

La poussée : caractère moteur, comparable à une décharge.

Le but : toujours la satisfaction qui, en même temps, peut être détournée de son but.

L'objet : ce vers quoi elle tend

La source (*Quelle*) : processus somatique localisé dans un organe.

A ce moment de son raisonnement, les pulsions sexuelles sont liées aux pulsions de conservation, et restent associées aux pulsions du Moi, dans leurs composantes libidinales. Mais leur destin échappe à la biologie.

La difficulté dans ces lectures 'Lacan lecteur de Freud', est de séparer. La lecture de Lacan est formidable. J'essaye de m'en tenir au texte de Freud, au premier degré si l'on peut dire !

Il faut lire *Métapsychologie*, c'est intéressant.

Encore deux choses : le renversement dans le contraire, avec la pulsion, par exemple sadisme-masochisme, actif-passif.

En lisant Lacan, je ne sais si j'ai raison, mais il dit c'est grammatical. Effectivement, en grammaire, il y a les voies active et passive.

Lacan fera quelque chose de différent et pareil à la fois.

Egalement, avec la pulsion, le retournement sur la personne propre, le masochisme est aussi un sadisme sur soi-même, je résume ..

Et les deux autres concepts dont il parlera, refoulement et sublimation, feront partie d'autres essais de *Métapsychologie*.

'La transformation d'une pulsion en son contraire (matériel) ne s'observe que dans un cas, celui de la transposition de l'amour en haine.'

On dit l'amour, la haine .. dans le langage commun aussi, mais c'est plus subtil, expliqué par Freud. Car la haine trouve sa source dans les pulsions de conservation du Moi. Quand la relation d'amour à un objet est rompue, la haine la remplace, la haine est proche de la conservation du Moi, c'est une régression de l'amour au stade préliminaire sadique. D'où le caractère érotique de la haine. Lacan désigne ce montage (de Freud) sans queue ni tête, surréaliste.

R.S : l'une des difficultés aussi, j'avais demandé que l'exposé soit de quinze minutes, chose que Marlène a réussi à faire, ensuite que nous continuions sous forme de conversation, cela va se déployer, vous aurez aussi votre mot à dire.

Merci, Marlène, je passe la parole à Dominique Miller.

Dominique Miller : Cette histoire de pulsion, c'est vrai, c'est un concept absolument fondamental, l'on y revient sans cesse en ayant à faire aux êtres humains, comme dans la psychanalyse, et à l'enseignement de Lacan et l'oeuvre de Freud.

Concept fondamental car les êtres humains, que nous sommes, avons une vraie difficulté avec notre satisfaction.

Comme le dit Lacan, quand le rouge-gorge voit du rouge, il ne voit pas rouge, il est absolument heureux, il y va, il y a tout un dispositif de comportement et de conduite, et même d'expression physiologique, qui démarrent ! De même, le pigeon avec sa pigeonne.

Le problème est que nous ne sommes pas ainsi. Nous avons une vraie difficulté, nous n'avons pas seulement un corps, pour être plus juste je dirais même nous n'avons pas seulement un organisme.

Avoir un corps n'est pas avoir un organisme.

Car nous devons passer par un dispositif, qui n'est pas seulement physiologique comme pour le pigeon et le rouge-gorge, qui est le rapport au langage. J'aime l'expression de Lacan, pour parler de l'être humain, 'parlêtre'. Qui dit absolument ce dont il est question, avec la pulsion. Nous ne pensons qu'à une chose, comme le rouge-gorge : aller vers notre satisfaction.

La difficulté, on le verra avec la pulsion, est que nous devons faire un détour incroyable pour arriver, non pas à notre satisfaction, mais à une sorte d'ersatz de satisfaction. Première chose.

Deuxième chose, qu'entendons par satisfaction ?

Effectivement, Marlène nous l'a dit, pas seulement le principe de plaisir. Le principe de plaisir plus la pulsion de mort. L'amour plus la haine.

Raison pour laquelle, dans ce chemin, sorte d'impératif avec un besoin constant d'aller vers la satisfaction, nous avons à faire à des détours et avatars qui tiennent à devoir en passer par les mots, le savoir pour nous satisfaire.

Quand le rouge-gorge voit du rouge, il ne le sait pas. Il voit du rouge et se satisfait.

Nous, nous savons. Nous savons inconsciemment (pas seulement, mais dans le champ de la psychanalyse, inconsciemment), il y a tout un registre de signifiants fondamentaux, de langage, faisant que nous irons vers elle, et pas vers elle. Ou vers lui, et pas vers lui. Ou vers lui avec tout un univers de langage, de mots. Lui plus les mots. C'est cela l'enjeu de la pulsion.

Vous remarquez que le terme lui-même 'pulsion' est complexe. Car l'affaire de la satisfaction est compliquée pour nous.

Marlène l'a dit, dans l'idée de pulsion, il y a celle de poussée, d'impulsion.

Autant l'on aimerait être animal dans nos pulsions et considérer oui, il y a le sujet, l'objet, on va y aller directement, comme le tir à l'arc, mais la flèche fait des tours et des détours, et n'arrive jamais vers l'objet.

Toute la question est de savoir comment, avec tout cela, arrive-t-on à se satisfaire ?

En fait, nous y arrivons. Effectivement, le but de la pulsion n'est pas l'objet (ce n'est pas le rouge-gorge) mais sa propre satisfaction.

Voilà approximativement le cadre clinique et théorique du travail que font Freud et Lacan.

Ce dernier fait une reprise 'à la Lacan' des textes *Pulsions et destins des pulsions*. Donc le Livre XI, *Les Quatre concepts Fondamentaux*, 1964.

Et je dois aller vite, en plus !

R.S : vous aurez ensuite tout le temps pour reprendre

D.M : Nous allons commencer par la citation de Lacan, où il dit, c'est absolument surréaliste, voilà la manière dont nous nous satisfaisons, nous les humains.

'Je crois que l'image qui nous vient montrerait la marche d'une dynamo branchée sur la prise du gaz, une plume de paon en sort, et vient chatouiller le ventre d'une jolie femme, qui est là à demeure, pour la beauté de la chose.'

A la suite de cela, il qualifiera de surréaliste la manière dont nous allons nous satisfaire.

'La chose commence d'ailleurs à devenir intéressante de ceci, que la pulsion définit selon Freud toutes les formes dont on peut inverser un pareil mécanisme. Ça ne veut pas dire qu'on retourne la dynamo - on déroule ses fils, c'est eux qui deviennent la plume du paon, la prise de gaz passe dans la bouche de la dame, et un croupion sort au milieu.'

C'est-à-dire n'importe quoi. Et n'importe quoi peut faire que nous nous satisfaisons.

C'est en même temps formidable, car l'on peut créer n'importe quoi.

Alors qu'il faut absolument du rouge, au rouge-gorge.

Nous, sur la pulsion, sommes incroyablement inventifs.

Ce terme freudien *Trieb, das Trieb*, c'est la pulsion avec cette valeur particulière (que Lacan rappelle de Freud), une force archaïque et primordiale.

Une force ayant un caractère irrépressible et sauvage.

Le problème est que nous ne sommes pas sauvages jusqu'au bout : la force est sauvage, mais nous sommes terriblement sophistiqués pour satisfaire cette force. Mais d'un côté nous avons à faire à une force irrépressible, et de l'autre il va falloir compliquer la satisfaction pour satisfaire cette force irrépressible.

La question de Lacan est de savoir s'il s'agit d'une inertie qui pousse, inhérente à la vie organique. Toujours cette question posée par Freud, de la proximité du pulsionnel et de l'organique.

Mais j'espère que mon introduction vous fait saisir pourquoi nous nous posons sans cesse cette question, à savoir jusqu'à quel point nous sommes sauvages ou civilisés quand nous avons à faire à la pulsion. Freud a donc inventé un nom pour parler de l'organique inconscient, que n'ont pas les animaux : la libido.

Nous allons maintenant reprendre les quatre termes désignés par Marlène :

Celui de la poussée : *Drang*, c'est-à-dire une tendance (nous avons là un vocabulaire presque médical) à la décharge. Nous avons apparemment à faire à un modèle physiologique : stimulus - réponse, la lumière vive, le son tonitruant. Mais, nuance nous dit Lacan, la stimulation est interne (pour Freud) dans la pulsion. A savoir ce n'est pas la lumière qui va mobiliser l'être humain. Cela ne va pas suffire pour que la pulsion, au sens psychique, soit mobilisée. Il faut autre chose.

S'agit-il de satisfaire un besoin ? Non. Pourtant le besoin est interne. Il s'agit d'un besoin PLUS du psychique. D'où la complication. Rien n'est 'seulement' organique dans la pulsion.

La stimulation est de l'ordre d'un moment où une force de choc envahit ce que Lacan appellera 'le sujet'. Le sujet est un corps plus une histoire de satisfaction, de jouissance, de désir. C'est-à-dire plus des mots, un rapport au langage.

La réponse n'est donc pas de l'ordre de la décharge, comme dans un schéma physiologique.

Toute la question est de savoir comment l'on répond, chacun pour soi, à cette poussée qui nous envahit. D'autant plus que nous avons à faire à cette force qui est constante.

Lacan va l'associer au but de la pulsion.

Nous allons tirer la flèche, qui va aller quelque part.

Le but est ce qui va conditionner la réponse, pour nous, à notre besoin de satisfaction.

La question de la pulsion repose sur l'idée d'une satisfaction approximative, d'une satisfaction qui peut être impossible.

Nous sommes des chasseurs, mais nous ne savons pas vers quoi diriger la flèche, ni comment la tirer.

Le but : pour Freud, c'est la satisfaction, ce qu'il appelle la *Befriedigung*. Avec cette idée qu'elle est très complexe pour les êtres humains. Elle connaît des vicissitudes, manière de nous dire cela ne va pas tout droit, renversement en son contraire, retournement sur la personne propre, refoulement, sublimation. On pourra le commenter si vous avez des questions.

La notion de satisfaction ne répond pas au schéma physiologique.

Il faut penser à la façon dont Freud et Lacan vont parler de la sublimation, de la création artistique.

C'est une satisfaction sans refoulement, disent-ils, et pourtant quand vous regardez un tableau, vous vous demandez en quoi l'être, l'artiste qui peint, se satisfait, satisfait une pulsion fondamentale de l'être, de son être à lui, en quoi ce tableau est une satisfaction. Cela fait partie des satisfactions.

Lacan nous dira que les patients ne se satisfont pas de ce qu'ils sont. Ils devront donc trouver un moyen de se satisfaire, puisque leur être ne trouve pas satisfaction directement.

Il va même nuancer : on se *satisfait de* quelque chose. Différent de *satisfaire à* quelque chose.

Se satisfaire de, c'est trouver une sorte d'objet.

Satisfaire à, c'est résoudre, autant que faire se peut, la question de son être.

Lacan nous dit : ils se contentent (une façon de parler de la satisfaction) de leur état si peu contentatif.

Ils ne sont jamais contents d'eux-mêmes, il faut bien qu'ils se contentent de ce qu'ils trouvent à être, puisqu'ils ne peuvent pas se contenter d'un objet précis comme le rouge-gorge.

Les sujets s'arrangent. Ils sont dérangés par la manière qu'ils ont de ne pas se satisfaire, mais ils s'arrangent avec ce qu'ils peuvent, ce qu'ils trouvent. Ils se satisfont de ce qui marche bien, comme de ce qui marche mal. Le mal est un bien. La pulsion de mort est une satisfaction. Toute pulsion est prise dans la pulsion de mort, puisqu'il y a toujours cette satisfaction à peu près, voire impossible. Cette insatisfaction dans la satisfaction.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Car la satisfaction concerne toujours pour l'être humain un impossible. D'un côté, une force réclame satisfaction, de l'autre un impossible. C'est-à-dire que nous ne sommes pas des personnes raisonnables. Nous pourrions dire : ce n'est pas possible. Alors nous n'avons plus à faire à la pulsion, on fait comme si cela n'existait plus. Mais pas du tout. Moins l'on satisfait, plus l'on a à faire à cette force constante. Et on le sait avec les enfants.

Le parlêtre va donc devoir s'arranger avec sa souffrance dont il va faire une satisfaction. D'où le masochisme, d'où la pulsion de mort.

Lacan fera intervenir à ce moment-là, va promouvoir un registre complètement déraisonnable, dont il considère faire partie des champs de la satisfaction chez l'être humain, qu'il appellera le réel pour l'opposer à la réalité. A savoir que nous allons chercher dans la réalité un mode de satisfaction, quel qu'il soit, le paon, la dynamo .. Et l'on va tomber sur le réel : ce qui fait obstacle, le mur sur le chemin de la satisfaction. On tire sa flèche, elle va rebondir sur un obstacle, ce qui heurte, représente la faille sur le chemin de la satisfaction. L'obstacle au principe de plaisir.

Pas de possibilité de se satisfaire selon le modèle du stimulus - réponse. Entre celui qui tire la flèche et le but, il y a le réel, cet impossible. Il n'y a aucun objet qui puisse satisfaire la pulsion.

La bouche ne se satisfait pas de la nourriture. Mais du plaisir, comme l'a dit Freud, de la bouche.

Lacan dira que la pulsion orale revient commander le menu. Il y a un très beau passage là-dessus. Cela revient à parler de nourriture. Parler, c'est-à-dire la bouche se satisfait, non pas en mangeant quoique ce soit, mais en parlant. Je vous l'ai dit : le problème, c'est le langage. Donc on parle, l'on ne fait que parler. L'amour, c'est parler. Les femmes le savent bien ! Il faudrait que les hommes le sachent aussi un peu plus ! Elles savent beaucoup mieux de quoi il s'agit. Quand il s'agit de se satisfaire, on va parler. Et même, on va parler au restaurant. Très répandu maintenant ! C'est un lieu où l'on ' fait l'amour', au restaurant. Car l'on ne fait que parler d'amour. Comme l'on parle de nourriture. Les grands cuisiniers le savent bien : ils vous présentent des menus incompréhensibles. De l'ordre de la dynamo, et l'on adore ! Elle est là, la pulsion.

R.S : c'est le plaisir de la bouche dans toutes ses déclinaisons.

D.M : ce qui est désigné comme ' plaisir de bouche '. La cuisine, ce sont des plaisirs de bouche. L'incroyable, qu'a vu Freud, est d'expliquer que la pulsion est ce qui va à la bouche, et y retourne. Cela part de la bouche, va à la bouche et y retourne. Il s'agit plus d'une satisfaction du corps que de l'objet. D'où l'idée que le but de la pulsion est la satisfaction. Ce n'est pas l'objet. Freud dira cette chose bizarre : l'objet n'a pas d'importance. L'objet est indifférent. L'on voit pourquoi. Ce n'est pas indifférent pour l'animal. C'est indifférent pour l'être humain. Ce qui pose un certain nombre de problèmes quand l'on a à faire au partenaire amoureux. Car ils peuvent être métonymiques, c'est-à-dire s'additionner (les partenaires amoureux). Puisque ce n'est pas l'objet qui importe, mais la satisfaction du sujet. Alors certains (et certaines) peuvent additionner les partenaires. Ils sont indifférents. Ce qui est assez cruel dans l'amour. Quelle est la place du sein dans la pulsion orale ? demande Lacan. Quelle est la place de l'objet a ?

Vous m'arrêtez, on continuera ensuite...

(N.T : inaudible)

R.S : Plaisir de la bouche pour brouiller un peu les pistes, lorsqu'il disait ce n'est pas la nourriture à être l'objet de satisfaction, il mettait plutôt le sein comme ..

D.M : voilà, l'on voit bien quelle est la question : si Lacan dit ce n'est pas l'objet, quand le nourrisson tête sa mère, normalement le sein devrait le satisfaire. L'on regarde, l'on voit, et l'on dit : oui, le sein est l'objet qui satisfait le nourrisson. Mais Lacan dit ce n'est pas cela. Ce qui se satisfait est le *bord*. La bouche comme enclos et comme bord. Le corps du nourrisson se satisfait, et après tout, raison pour laquelle l'on peut donner un biberon, une tétine, une cigarette.

R.S : comme zone érogène

D.M : Il parlera ensuite de la source.
Il faut faire le dessin du montage.

R.S : oui, car il y a cet effet circulaire qui sort du corps et y revient.
Nous aussi, nous allons sortir de la table et y revenir !
Mais avant, juste un petit commentaire qui devrait durer une heure et demie, mais que j'essayerai de faire en dix minutes!..

D.M : il me coupe la parole !

R.S : Vous avez parlé de toute une série de choses importantes : l'inconscient, le vocabulaire presque médical de Freud, la question de l'objet, il faudrait revenir sur tout cela. Je savais dès le départ que nous aurions cette frustration, qu'il faudrait rester toute l'année là-dessus. Je suis sûr que la prochaine fois lorsque nous parlerons du narcissisme et de la relation d'objet nous aurons le même sentiment

D.M : mais avec la pulsion, c'est bien la frustration ! Et vous l'avez organisée !

R.S : alors, des caractéristiques de la pulsion, vous avez parlé de la poussée, *drang*, il y aurait une autre particularité, il faudrait peut-être l'exprimer en allemand. Vous savez qu'en Suisse, nous parlons plusieurs langues, dont le 'bon' allemand, peu mais tout de même, et le suisse-allemand. Le suisse-allemand, la langue suisse, encore mieux que le 'bon' allemand. Preuve en est le terme en 'bon' allemand, *Treibstoff*, qui devient en suisse-allemand le *Triebstoff* : l'essence, la benzine qui fait bouger la voiture.

C'est l'une des caractéristiques de la pulsion : ce qui met la pulsion en mouvement, selon Freud. Lacan, lui, dit oui, mais le mouvement ne va pas résoudre les choses (en ce qui concerne la pulsion).

Ce n'est pas le but.

Cela nous ramène à la question de l'action et de la réaction.

Nietzsche, nous avons ici un spécialiste, parlait, lui, de l'homme actif, et il détestait tout ce qui se rapportait à l'homme réactif, celui en réaction à quelque chose.

Pour Freud, il n'y a que l'homme réactif. L'homme actif n'existe pas, tout est réaction à cette source de la pulsion, qui est quelque chose de désagréable. Qui peut venir du monde extérieur, Freud prend l'exemple d'une lumière forte, que l'on peut fuir. Mais quand cela vient de l'intérieur, il y a peu d'échappatoire et l'on passe à l'action pour essayer de la résoudre.

Un point difficile chez Freud est la question de la pulsion agressive. Marlène nous a parlé de la haine, il tourne autour, l'on sent qu'il fait une première élaboration, mais il ne met pas la pulsion agressive comme étant une pulsion primaire. Il le fera plus tard, en 1926, dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, et dans *Malaise de la culture*.

Concernant le problème de la pulsion agressive, Adler en avait déjà parlé en 1908.

J'imagine Freud se battant contre cette notion, pour ne pas être d'accord avec Adler.

Il essayait de donner une solution à l'agressivité à travers la haine, comme le contraire de l'amour, comme étant finalement l'un des destins de la pulsion, mais de temps à autre il va vers les pulsions du Moi, c'est-à-dire le besoin de manger. Il ne parle pas du besoin de dormir.

La pulsion agressive, ou en tout cas la haine y serait liée, mais il ne donne pas de solution. Bien qu'à certains moments il parle d'indépendance entre amour et haine. On sent là l'élaboration de sa première théorie de la pulsion, qu'il va ré-élaborer beaucoup plus tard.

Il fait aussi un dénombrement des pulsions. Il y a cette pulsion primaire qui serait pulsion du Moi et les pulsions sexuelles, ensuite toute une série de pulsions secondaires, dont l'agressivité (mais agressivité comme secondaire), la pulsion grégaire (qu'il appelle parfois sociale). Il parlera plus tard de pulsion grégaire, dans *Psychologie de masse*, qu'il situera par rapport à l'angoisse.

Lacan résoudra cela autrement, car il dit que la pulsion doit passer dans le champ de l'Autre, pour cette satisfaction du corps. Il insiste beaucoup, le champ du grand Autre, qu'il appelle aussi le champ de la culture.

C'est une autre façon de parler de l'action grégaire, sans parler en terme de pulsion, mais en terme de champ de la culture, champ de l'Autre, où se trouve l'objet, où l'objet sera élu. Vous en avez parlé d'une manière très intéressante puisque l'objet, c'est lui, mais pas seulement, c'est lui avec des mots. Il y a la question de la parole

D.M : d'où la dimension de l'autre. Et l'autre du langage

R.S : même si n'importe quoi peut être mis à cette place, mais toujours choisi dans le champ de l'autre.

Concernant Lacan, toute sa tentative (en 1964) était, me semble-t-il, de l'ordre d'une 'dé-biologisation' de la pulsion.

Vous avez parlé de ce vocabulaire presque médical. Lacan essaye de séparer la pulsion du besoin, même si Freud parle beaucoup de besoin, Lacan va les séparer pour passer dans ce champ de l'Autre.

J'avais acheté le livre de Graziella Brodsky, qui est le commentaire sur ce Séminaire XI de Lacan, car je pensais à l'époque faire un séminaire sur le Livre XI (que je n'ai finalement jamais fait).

Le livre de Graziella Brodsky ne m'a pas aidé car, en le feuilletant, j'ai vu toute une série de schémas, d'équations .. Je me suis dit ' mon dieu, j'ai assez de peine avec les schémas et graphes de Lacan, si je dois encore comprendre ceux de Graziella Brodsky, je ne m'en sortirai jamais! '

J'ai commencé à le lire, en préparant notre séance d'aujourd'hui, et curieusement j'ai été pris par ce bouquin, il se lit très facilement, les graphes et les équations deviennent évidents, que l'on soit d'accord ou pas sur certains points.

Vous avez parlé de l'inconscient. Elle dit que la pulsion est peut-être la notion fondamentale, et l'on a l'impression que tout ce Séminaire converge vers cette notion de pulsion.

Les autres concepts (l'inconscient, la répétition) se dirigent vers la pulsion.

Avant ce séminaire, Lacan parlait peu de pulsion, mais beaucoup du désir, de l'inconscient, et l'on sent une tension entre l'inconscient et la pulsion. J'aimerais y revenir, poser cette question : dans quelle mesure y a-t-il réellement cette tension ? Brodsky dit que cette tension sera menée au maximum dans le Séminaire sur *l'Acte psychanalytique*, au point de devoir créer la *passé* pour essayer de réunir ces deux concepts.

Intéressant car Lacan parle de *sujet* de l'inconscient, et de *sujet* de la pulsion.

Alors ma question : les sujets de l'inconscient et de la pulsion sont-ils si différents ? Ou finalement assez proches, surtout si l'on pense au sujet de la science.

D.M : cela dépend du moment de l'enseignement de Lacan. Car cela dépend de ce que l'on entend par inconscient, soit l'inconscient ' structuré comme un langage' avec les formations de l'inconscient, effectivement différent du sujet de la pulsion, plutôt du côté de la jouissance ..

C'est tout un cours !

Lacan est venu à la psychanalyse avec cette formule très connue, l'idée (en reprenant Freud) que lorsque nous rêvons, nous disons quelque chose d'inconscient sur un désir ignoré, insu, intime et fondamental. Mais avec l'idée que ce désir est inaccessible au sujet. Et la seule façon d'y accéder est le rapport au langage. Donc 'l'inconscient structuré comme un langage'.

Il faut interpréter les rêves, sinon l'on ne sait rien de son désir. Avec l'idée qu'une fois le rêve interprété, il demeure toujours une part du désir qui reste opaque au sujet lui-même, qui pourtant a fait ce rêve. Donc il y a toujours dans la psychanalyse, en tout cas chez Freud et chez Lacan, une sorte de frontière (c'est fondamental pour comprendre l'histoire de la pulsion) entre d'un côté toute la lignée : libido - désir - jouissance - plus de jouir, et de l'autre côté : signifiant - savoir (je l'écris S 2) - savoir inconscient - et inconscient. Inconscient comme structuré par un langage. Et cette fracture qu'il y a chez le parlêtre :

L'être // parle (discours, signifiant, langage). *cf schéma*

Nous sommes parlêtres, et avons au sein de nous-mêmes un conflit, un complexe, une fracture, enfin ce que Freud a découvert en parlant du Complexe d'Oedipe par exemple.

Il y a toute une part chez nous qui veut se satisfaire, et nous devons en passer par un média, il faut que ce soit médiatisé par le langage.

Il y a eu chez Lacan tout un développement, Réel, Symbolique ..

Il y a une sorte de dichotomie dans l'être.

Puis Lacan a évolué

R.S : justement ce serait à ce moment-là que l'on sent le passage,

D.M : voilà, comme si c'était poreux.

R.S : en 1964, il commence à quitter ce domaine du langage pour rentrer dans celui de la jouissance.

D.M : exactement. Il a fini par parler, Jacques-Alain Miller le développe, il y a l'inconscient et le ça. Le ça est du côté d'être, libido .. Ce qui est troublant quand on lit Freud. Car pour nous, le Ça c'est l'inconscient. Mais Lacan a commencé par faire la différence, l'inconscient structuré par un langage. Et qu'est-ce que toute cette partie ? Ce qui reste toujours, qui n'est pas satisfait, et qui pourtant insiste. L'objet 'a' est aussi dans cette série, qui est chargée.

Vous avez ensuite le besoin, qui doit être admis en langage, qui devient la demande : l'enfant veut quelque chose et il crie. C'est une demande. Et comme il n'y a pas d'objet, puisque l'objet est indifférent, on ne trouve pas l'objet, et quelque chose reste, latent, insistant, constant : le désir. Il va l'écrire D sur d.

La demande : ce que l'on articule, il va y avoir un résultat, quel qu'il soit, ce peut même être le principe de plaisir, le résultat, nous ne sommes pas toujours dans l'insatisfaction totale, mais même quand il y a le principe de plaisir, de toutes façons il n'y a pas l'objet du désir. On a trouvé un bonbon, une cigarette, un homme, une femme, un travail, un iphone, on l'a trouvé, mais ce n'est pas l'objet du désir.

Il y a toujours un reste, par conséquent un inconscient réel. On parle d'inconscient car c'est absolument toujours là, nous guide dans l'existence, on le retrouve dans le mécanisme de répétition : l'on va toujours vers le même écueil, ce heurt, ce réel dont je vous parlais, qui a l'air d'être extérieur, mais en fait est intérieur (Lacan a parlé d'*extime*), ce qui nous pousse, l'on est tout le temps dans la pulsion, à essayer de satisfaire cette chose indicible, du côté du hors sens. Puisque l'on se satisfait par la parole, le discours, on pourrait après tout trouver le nom de notre objet. Et bien non, c'est innommable, et n'a pas de sens.

Pourtant, la psychanalyse est là tout fait spécifique, nous considérons qu'il y a dans l'inconscient cet appel à la satisfaction, cette force pulsionnelle faisant que nous ne laissons jamais cela de côté. Ça insiste. Et l'on a beau essayer de le faire taire, il y a ce que Freud

R.S : la répétition serait donc du côté de la pulsion

D.M : exactement. Ce que Freud a désigné comme étant le silence des pulsions : c'est silencieux, mais c'est là.

R.S : constante

M.B : constante. Biologiquement, ça a un rythme

R.S : oui, Lacan insiste beaucoup, justement ce n'est pas un rythme, pour faire cette dé-biologisation, car ce n'était pas évident à cette époque, lorsque la pulsion était traduite en langue anglaise par 'instinct'. Freud a dû passer par toute cette critique de la traduction pour ensuite revenir, car en allemand il y a le mot '*Instinkt*', qui distingue la pulsion de l'instinct, et ce qui nous semble évident aujourd'hui ne l'était pas à l'époque.

M.B : tu as posé une question à laquelle je suis incapable de répondre, mais que je trouve importante, la question de savoir (c'est vrai qu'à la fin d'une analyse, il y a ce que l'on appelle les

restes de la pulsion) cette procédure créée par Lacan, la *passé*, que peut-elle apporter eu égard à la pulsion ?

R.S : on y reviendra dans trois séances, quand nous parlerons de ' fin d'analyse, acte psychanalytique'.

M.B : d'accord

R.S : il y a aussi la question du réel, Lacan commence à définir le réel d'une façon bien précise ici, justement sur la dé-sexualisation. Le réel, c'est la dé-sexualisation. Il le dit d'une manière très intéressante : c'est lorsque l'objet d'amour devient un paquet de viande

D.M : un morceau de viande.

R.S : voilà, un bout de viande, c'est-à-dire cette personne révee, belle, devient presque quelque chose de dégoûtant. Il utilise le mot 'dégoût'.

Alors, pour ne pas dire que la table se satisfait ..

Daisy Seidl : Vous avez mis 'l'être' du côté du réel, de quel être s'agit-il, car c'est un peu embarrassant de voir 'l'être' du côté du réel, pour des personnes qui ont fait un tout petit peu de philo.

D.M : absolument, car ce n'est pas une anthologie signifiante. Lacan dit que le sujet devrait trouver à 'être', se satisfaire à 'être', et il ne s'en satisfait pas. Il ne se contente pas de son être. Au point, dit Lacan, si l'on conçoit cela .. le rouge-gorge, c'est un rouge-gorge. Il n'est pas autre chose. Mais au moins il est un rouge-gorge.

L'être humain : parlêtre. Qu'est-ce ? Pour vous, pour moi ? On est singulier. Et donc, chacun pour soi, étant donné que l'on a un rapport au langage, nous essayons de trouver notre définition. Nous aimerions même une nomination, qui n'est pas simplement notre carte d'identité. Une nomination qui serait : je suis hystérique, je suis boulimique, je suis obsessionnel. Nous essayons de nous épingler par du signifiant. Mais le signifiant ne peut pas tout dire car il y a, dans l'ordre du symbolique, ce que Lacan va désigner comme étant un trou, le lieu du réel, le lieu de l'indicible. Ce lieu de l'indicible est justement ce que l'on a expliqué : l'être ne peut pas trouver sa satisfaction.

Le rouge-gorge peut trouver sa satisfaction. Son être, c'est le rouge. Disons-le ainsi. En tout cas, c'est ce que les humains disent, car le rouge-gorge ne sait pas que cela s'appelle rouge !

On pourrait l'appeler autrement, 'épouvantail', il serait heureux. Il s'en fout, il ne le sait pas.

Alors que nous, nous avons besoin de savoir ce que nous sommes, et de trouver à désigner ce qui nous satisfait pour savoir ce que nous sommes. C'est l'histoire du parlêtre. Je vous le disais, raison pour laquelle c'est un concept fondamental, la seule chose qui nous intéresse est se satisfaire. Rien d'autre. Ensuite, tous les champs du savoir sont là, pour réussir à nous satisfaire.

R.S : alors sur la satisfaction, justement,

D.M : je n'ai pas fini ma réponse ! Pour arriver tout de même à dire

R.S : tu as oublié mon Exigence ! Mais continue !

D.M : je veux arriver à cela : l'être n'est pas philosophique. La façon dont Lacan définit l'être c'est du non-être. Notre point d'être, bien sûr, c'est terrible, c'est une faille fondamentale pour nous autres, pour le sujet de l'inconscient. Notre point de départ de l'être est du non-être. Car nous ne pouvons pas savoir comment être, c'est-à-dire comment satisfaire notre être.

R.S : alors sur la satisfaction, Lacan insistait sur la pulsion partielle, sur l'objet partiel. Par contre, il n'a pas parlé de satisfaction partielle, mais de paradoxe. Lorsque vous disiez que le patient n'est pas satisfait de lui-même, en même temps à travers le symptôme, il trouve une certaine satisfaction. C'est tout le paradoxe de la satisfaction et du plaisir. Il trouve peut-être là un chemin vers la jouissance.

D.M : (*référence au schéma*) le signe sigma s'écrit là, c'est-à-dire il y a un conflit, et même l'être humain réussit à créer du symptôme, ce que les animaux ne réussissent pas à faire.

R.S : le symptôme, vous le posez où ?

D.M : je l'écris entre les deux justement. A cause de ce conflit qu'avait très bien vu Freud, entre le désir et la civilisation, ou la pulsion et la civilisation, ou le désir et l'idéal. Malaise dans la civilisation. Il a vu que pour s'arranger, s'appareiller, l'on a besoin (nous sommes des handicapés) d'un appareillage signifiant pour se satisfaire, chacun crée son appareillage, se débrouille (l'expression de Lacan), l'on se débrouille de nos embrouilles par un symptôme. Raison pour laquelle le symptôme, chez Lacan, a une véritable dignité. Car c'est une création, au sens de la création artistique, c'est un artifice. D'où le Séminaire sur le Sinthome. C'est quelque chose d'artificiel, un arrangement bizarre, qui fait que l'on est très dérangé. C'est pathologique le symptôme. L'on est hors normes. Pas du tout du côté du conventionnel. L'on est chaotique. Mais le symptôme est la création de chacun. Où l'on réussit à être singulier, à trouver une sorte 'd'être'. 'D'être' bancal et de satisfaction. Avec cette dimension toujours présente, que vous rappelez, de l'agressivité contre soi, de la pulsion de mort. Il ne peut pas y avoir de pulsion sans ce retour contre soi. C'est cela la notion de l'agressivité.

M.B : pour compléter, par rapport au but, que l'on trouve déjà chez Freud, il y a différents composants, le but est souvent inhibé. Ou bien lorsque nous sommes fixés sur un objet, il parle d'une fixation. Tout cela va se retrouver dans le symptôme.

Je voulais ajouter que dans le Séminaire sur les *Quatre Concepts*, très intéressant aussi à lire, car il est vrai que Freud accepte, à un moment, qu'il y ait des pulsions, la pulsion de destruction, la pulsion grégaire .. Lacan parlera de pulsion partielle.

Vient de paraître en même temps les *Scènes* de Merleau-Ponty, il y aura un recueil et Lacan en profitera pour faire tout un développement dans ce Séminaire sur la pulsion scopique

D.M : le regard

M.B : et le regard. La fameuse histoire de la petite boîte de sardines, le pêcheur disant à Lacan 'elle te regarde mais ne te voit pas'. Il y a quelque chose de cette frustration, de cette schize entre l'objet et le regard. Il y a tout ce développement sur le regard, je vous recommande cette lecture, pour tous ceux qui s'intéressent à l'art ...

Extraordinaire ! Sur la lumière, le tableau, la satisfaction de bord, et en même temps quand il parle de Cézanne et dit les petits bleus, les petits jaunes tombent de son oeil.

Je n'aime pas peindre. Actuellement je me satisfais beaucoup de l'ipad, et j'ai l'impression d'avoir les mots au bout des doigts, ou les lettres au bout des doigts. Quelque chose de cet ordre.

Il y a dans le regard du peintre, cette idée de l'oeil et du regard, les couleurs qu'il voit, qui tombent de son oeil ! Et qu'il retrouve avec le geste du pinceau.

R.S : tu veux dire quelque chose Leslie ?

Leslie Ponce : non, j'étais assez fasciné de tous ces concepts qui sortent de la dynamo, et au fond la présentation elle-même se présente comme un embrouillamini qui met en perspective, de façon assez surréaliste, cette question de la pulsion. Je suis tout à fait en accord avec ce qui a été dit, ce n'est pas du tout une critique, mais pour aller dans la même direction que vous.

Je trouve très intéressante cette double manière de comprendre que Freud (Marlène l'a dit quelque peu, et Dominique Miller l'a repris) avait déjà posé dans ce texte de 1915 toute la question du langage. A savoir ce qu'il décrit beaucoup, cette histoire de renversement en son contraire, de passif, actif ... Il y a déjà une grammaire, les choses sont déjà grammaticalement énoncées

R.S : et réflexif

L.P : et réflexif. Donc il y a le passif, l'actif, Paul bat Pierre, Pierre est battu .. Tous ces éléments. Mais, au fond, je me disais .. d'abord j'apprends une chose extrêmement importante, la pulsion (Lacan le dira d'ailleurs) ce n'est pas des billes dans un sac. Le Moi et le Ça.

D.M : la boule de loto

L.P : c'est cela. Ce n'est pas des billes dans un sac, mais quelque chose qui ressemble un peu à l'homme sur la scène, en train de tirer la flèche. C'est-à-dire un peu comme Eros. A savoir, avant tout, la mise en circulation de la possibilité de l'action. Et ce qui échoue, comme action (Dominique Miller nous l'a expliqué, car la flèche ne va pas tout droit) et bien cela se précipite en symptôme, le fait de ne pas pouvoir agir. Au fond le symptôme est la manifestation de l'arrêt de la capacité d'agir. C'est ce que nous apprenons.

D.M : on le voit avec l'anorexie

L.P : voilà.

D.M : l'anorexie est vraiment un exemple clinique qui peut résumer ce que l'on dit.. C'est très curieux, car c'est un plaisir oral, une satisfaction orale, avec 'rien' dans la bouche. Seulement la bouche ouverte sur le 'rien', qui est tout de même l'un des noms de l'objet 'a', l'un des noms de l'objet du désir impossible. Avec cette valeur d'irrépressible, c'est très douloureux l'anorexie. Et très difficile de la traiter. Car il y a là une pulsion qui se satisfait à tout prix, jusqu'à la pulsion de mort.

Car il faut bien voir, pour Freud et Lacan, le terme ultime de la pulsion, c'est la pulsion de mort. Et avec l'anorexie, l'on a à faire à cela.

L.P : c'est la fin.

D.M : jusqu'au point de devenir un cadavre car le besoin n'est pas satisfait dans l'anorexie. Le besoin alimentaire n'est pas satisfait. Ce n'est pas cela qui est satisfait. C'est ce que Lacan appellera la jouissance, avec cette idée de la bouche ouverte sur ce 'rien' mortifère. Et c'est un symptôme. Le 'rien' va jusqu'à ne rien dire. L'anorexique ne veut rien manger et ne rien dire

L.P : ' bouche cousue'

D.M : et l'on sait bien que le jour où elle (car c'est plutôt elle) accepte de dire un peu, de nouveau la pulsion orale devient vivante. Elle renonce à sa jouissance anorexique. Elle commence à renoncer. Très bon exemple pour savoir de quoi nous parle le 'pas d'objet'. Il y a cette pulsion

constante, cette satisfaction impérative, jusqu'à la pulsion de mort, jusqu'à la mort. Et ce retour de la pulsion sur la bouche, sur soi.

R.S : Oui. Sur l'activité, Lacan change, transforme un peu Freud, car Freud parle d'activité et de passivité. Et pour Lacan, la pulsion est toujours active. Elle n'est jamais passive. Freud parle par exemple de voyeurisme - exhibitionnisme, de l'exhibitionniste comme s'il y avait une passivité : le 'être vu', grammaticalement, est passif. Le voyeur voit, c'est actif. L'exhibitionniste, c'est être vu. Lacan transforme cela en disant 'se montrer', 'se faire voir'. Grammaticalement, il le transforme en actif, à partir de quoi il élabore toute sa théorie de l'activité de la relation.

Intervenant : sur cette question de l'activité, il me semble que, en 26, dans *Inhibition Symptôme et Angoisse*, Freud dit, au fond je n'ai jamais parlé de pulsion agressive, car jusqu'à maintenant l'agression était le dynamisme de la pulsion, ce qui la met en mouvement. C'est sa première conception. Donc au fond, c'était la part active de chaque pulsion, tout le temps là, et il estimait que cela rendait superflu le recours à la notion de pulsion que son collègue, et rival, Adler avait théorisée avant lui.

Donc dans un premier temps, l'agressivité, chez lui, c'était l'activité, le dynamisme. Les pulsions sont toujours actives, ce n'est pas exactement ce que vous venez de dire ..

R.S : non, c'est le sujet qui réagit à l'activité de la pulsion. C'est l'homme qui est réactif, pour Freud. Il réagit justement à la pulsion. La pulsion l'oblige à réagir.

D.M : l'idée d'une insistance

M.B : la constance

D.M : l'insistance irréprensible car la pulsion n'est jamais satisfaite.

Intervenant : d'accord. Et sinon un autre aspect, c'est une association qui m'est venue, et j'aimerais avoir la traduction un peu lacanienne de ce phénomène, car je n'arrive pas à le cerner. Il s'agit de Rousseau, dans la *Cinquième Rêverie du Promeneur Solitaire*, il est dans sa petite barque sur le lac de Neuchâtel. Je résume, il y a l'idée qu'il essaye de cerner quelque chose qui ne serait pas *les plaisirs de la vie*, mais *le plaisir de vivre*. Une sorte de satisfaction, ce serait le vivant sans médiation, qui s'auto-affecte et éprouve une satisfaction. Cela ne passe pas par l'autre, ni par un circuit. Quelque chose à faire avec la contemplation. Alors peut-on parler de narcissisme ?

D.M : vous voyez bien dans ce qui est dit là sur la pulsion, il y a l'idée d'un auto-érotisme mais qui doit en passer par l'autre. Même le plaisir de vivre suppose un extérieur, un autre, qui au moins confirme qu'il est vivant.

Daisy Seidl : le lac de Neuchâtel, le regard sur le lac de Neuchâtel par exemple. Il faut voir quelque chose.

M.B : il y a une forme de sublimation de la part de Rousseau

Lise Schild : le fait qu'il l'écrive

Intervenant : qu'il l'adresse à quelqu'un

L.P : je doute, c'est difficile pour moi d'associer ce mouvement de Rousseau à une sublimation comme le suggère Marlène, j'ai plutôt l'impression d'une capture de la libido narcissique dans une

sorte de rêverie, comme il le dit, auto-érotique, qui rappelle plutôt le texte de Freud, où il essaye (en 1915 puis en 1922) de distinguer la libido narcissique de la libido sexuelle. C'est à ce moment-là qu'il arrive à reprendre cette notion de névrose narcissique, la psychose, pour la différencier de .. Alors cette position à laquelle Rousseau fait allusion, il y a d'autres éléments chez lui où l'on retrouve cette espèce de fascination pour soi-même. Par exemple son épisode à Milan, lorsqu'il a 17 ans, et qu'il va montrer son sexe auprès du puits, aux dames qui font la lessive. Avec cette question extrêmement intéressante que Rousseau se pose, il dit que le sang lui montait à la tête, dans sa chambre, il voyait ces dames en bas .. Il descend très rapidement pour leur montrer *'l'objet sur l'éta'*. Les dames lui courent après, c'est tout de même une opération très narcissique, l'autre dans cette circonstance n'est qu'un prétexte. Il se sauve, va s'enfermer dans une impasse, et là arrive un monsieur, les dames lui disent 'ce petit voyou' .. Ce monsieur va vers Rousseau et lui dit

- ah, petit .. Qu'as-tu voulu faire ..
- et Rousseau : ayez pitié, ayez pitié Monsieur, d'un pauvre .. Je suis fils de prince, voyez-vous, et mon père m'a chassé ..
- mais oui, alors ..

Si je raconte cette histoire, c'est de nouveau cette préoccupation que, me semble-t-il, l'histoire de Rousseau montre, c'est-à-dire cette capture, il est pris lui-même par cette constante excitation, qu'il appelle 'le sang dans sa tête', et qu'il a besoin d'exposer, d'exhiber à l'autre. Qui n'est pas un autre mais une sorte de double.

R.S : voilà, ce n'est même pas 'être vu', mais 'se faire voir'.

L.P : se faire voir, au sens d'être captif au fond de cette réflexivité.

D.M : l'instrument de l'autre

L.P : l'instrument de l'autre, qui est tout de même très particulier.

Intervenant : dans l'épisode que vous rapportez, on voit bien que l'autre est nécessaire, mais quand il est seul dans sa barque

L.P : l'autre est nécessaire

M.B : il y a aussi l'épisode dont parle très bien Alain Grosrichard, sur la fessée. Mais là, me semble-t-il, nous sommes dans un autre registre. Quand il dit, seul sur mon lac en train de regarder .. Ne pourrais-je pas remplacer les plaisirs de vie par le plaisir de vivre ? Il n'y a pas d'autre.

L.P : oui, c'est cela, l'autre disparaît.

Marc-Antoine Antille : non mais c'est lui et lui

L.P : c'est l'autre qui disparaît. Il est lui-même l'objet de son truc.

M.A.A : C'est lui-même qui se perçoit comme satisfait

L.P : il est lui-même l'objet comme dans son épisode d'exhibition où l'autre .. Bien sûr, à force qu'on lui coure après, il dit 'si l'autre pouvait disparaître', ils sont vraiment l'enfer, comme dira Sartre *'l'enfer c'est les autres'*.

Mais je ne crois pas que l'on puisse parler de sublimation. Si tu veux, je voulais mettre en dialectique cette question de savoir si la libido narcissique (qui est un mode de satisfaction) peut

être perçue dans le registre de la sublimation, ou simplement un mode de jouissance auto-érotique, une sorte de jouissance de l'idiot

M.B : qu'en pensez-vous ? Je ne suis pas référée au texte, je vous écoute parler de cette *rêverie*. C'est la *cinquième*, je vais retourner au texte et voir un peu ..

D.M : le simple fait de la pensée (et ensuite de l'écrire) dit qu'il y a de l'autre, la pensée c'est de l'autre du langage. Ensuite que fait-il de cette pensée, il y a un retour auto-érotique, apparemment

Intervenant : alors c'est la pensée

D.M : la jouissance de l'idiot, quand Lacan en parle, il parle de la masturbation, il parle d'une jouissance hors pensée. Une jouissance du corps, de l'organe. Me semble-t-il.

L.P : je ne l'ai pas tout à fait compris ainsi, j'ai compris l'idiot comme proche de l'idiome, comme étant une sorte de langue, mais une langue qui vise, sans pouvoir réussir, à l'exclusion de l'autre. Vous faisiez allusion précédemment à Génie Lemoine. Génie Lemoine avait dit, à Lausanne : 'de toutes façons, l'on ne peut jamais rien faire seul, pas même se masturber, il y a toujours la convocation d'un autre'. On ne peut pas s'enfermer dans cette langue

D.M : sauf l'autiste

L.P : sauf l'autiste bien sûr.

... *Inaudible* ..

Intervenant : il rapporte cet épisode, ce souvenir, dans l'après-coup, il est dans le langage. Mais c'est vrai que le texte .. Quand l'expérience a été vécue, c'est la question de la présence et de la sensation. Il est dans sa sensation, dit-il. En après-coup il se souvient, le traduit dans un texte. Je me demandais si ce n'était pas du côté ..

D.M : je ne sais pas, je ne connais pas suffisamment la référence pour vous répondre.

R.S : c'est Leslie le grand spécialiste !

L.P : de quoi ?

Intervenant : tout cela pour dire, nous étions en train d'essayer de cerner un peu cette nécessité de se satisfaire, il y a plusieurs manières de le faire, et la manière 'à la Rousseau' est très particulière dans cette *rêverie*

D.M : on touche à la satisfaction psychotique aussi

L.P : c'est cela, ça existe aussi. Raison pour laquelle je disais le fait qu'il écrive et utilise le langage, le signe de l'autre existe et ce n'est pas parce que l'on écrit ... Schreber a écrit ses mémoires, il était même la femme de Dieu etc ..

D.M : c'est un autre délirant mais c'est un autre.

L.P : c'est un autre délirant mais c'est un autre

Anne Ansermet : je me demandais tout de même quand tu poses cette question entre *plaisir de la vie*, qui est une chose, les objets .. Et *plaisir de vivre*. Il y a quelque chose dans ce mot *plaisir de vie* qui dit : mais alors il faut bien que cela croche quelque chose comme la pulsion *Inaudible* ...
Quelque chose de ce vivant, je ne sais pas s'il faut l'appeler vivant, car il faut bien que cela s'accroche à ce quelque chose

D.M : Bien sûr, mais on n'y est jamais

A.A : je trouvais joli ce *plaisir de vivre*

D.M : on voit bien, il faut le dire, que cela passe par une pensée, on ne sait pas ce que c'est, ce plaisir du vivant. Si ce n'est quand c'est traduit.

Je ne sais plus comment vous le disiez, je pensais à retrouvailles, vous disiez que l'on est toujours dans un temps réflexif avec le parlêtre. Il faut les mots pour le dire, peut-être que l'on ressent le plaisir du vivant, mais quelle que soit la situation ou l'on pourrait le ressentir, il va falloir le traduire en pensée au minimum. Sinon on ne SAIT pas ce que c'est. Il y a peut-être à l'orée de la vie ce que l'on peut désigner comme le plaisir de vivre. Peut-être, On n'en saura jamais rien.

Il y a cette question de devoir savoir ce qu'il en est de la pulsion. La pulsion c'est devoir savoir. Quelque chose d'archaïque peut-être, de primaire

Intervenant : j'entendais quand vous parliez les *plaisirs de la vie* ou le *plaisir de vivre*...

.... *Inaudible* ... *Parasites de téléphones portables !..*

Le parlêtre est condamné à rater, et il y a des ratages qui sont peut-être un peu moins vivables, vous parliez de symptômes tout à l'heure, de psychose. D'où la question d'apprendre à rater mieux ! Evidemment on ne pourra jamais que rater, j'entendais cette question qu'est-ce que l'être, on ne sera jamais que dans cet entre-deux de ? d'infini, de faire ce travail de va-et-vient, mais cela reste un ratage

D.M : tout à fait. Lacan parlait d'un savoir-y-faire avec le ratage. Savoir y faire avec son symptôme.

R.S : bien, le temps avance, on va devoir se quitter

M.B : avant de se quitter, il faudrait faire le fameux schéma où ça tourne ..

D.M : vous avez la bouche, le vecteur, la flèche tourne, va vers l'objet, mais, dit Lacan, il y a un escamotage : elle tourne autour en allant du côté de l'autre, et cela donnera tout de même naissance à un sujet. On a un delta, peut-être cette pulsion archaïque, cette sensation archaïque, faisant que l'on va aller du côté de l'autre pour essayer de trouver l'objet, on ne le trouve pas, par contre il y a ce sujet qui s'est satisfait. Avec ce retour sur le sujet. Ce n'est pas le même au départ et à l'arrivée. Il y a en plus la satisfaction.

Schéma indexé

R.S : donc c'est dans cette dialectique du sujet et de l'objet, on y reviendra la prochaine fois, avec M. Saraga qui nous parlera du narcissisme, du texte sur le narcissisme, de Freud, et Daisy qui parlera de la relation d'objet.

On vous remercie beaucoup.

